



Monsieur Jean Picharis
etc. - etc.

10

10

26 Rue Gay-Lussac

Paris
France

Athènes le 26 octobre 1888

Cher Monsieur,

J'ai tardé à répondre à votre dernière lettre, car je désirais vous envoyer par le même courrier mon article sur le "Taj'idi" en brochure. Ce n'est que quelques jours après sa publication dans l'"Hestia" que j'ai reçu votre brochure sur Solomos et le discours que vous avez prononcé au Syllogue de Constantinople. C'est surtout ce dernier qui m'a charmé. Mon compliment est d'autant plus sincère, qu'il n'est pas exempt de quelque égoïsme. En effet j'ai été à la fois heureux et fier de trouver dans ce discours, exposés avec une précision scientifique, quelques théorèmes, que fruits de mon expérience personnelle, que j'avais essayé de formuler de mon mieux dans ma critique du "Taj'idi". J'ai même trouvé les

La promesse d'un livre de vous, relatif à une question dont je vous engageais à vous occuper, dans mon ignorance qu'elle avait déjà attiré votre attention. Elle se résume en ceci: "Faut-il purger la langue écrite, je parle de la votre, des formes grammaticales puristes, qui se sont glissées dans la langue parlée, non celle des lettres, qui n'est le plus souvent qu'un débit de langue écrite, mais celle que parle le peuple des villes et même le paysan? Ces formes disparates sont, sans aucun doute, des barbarismes. D'autre part on les ^{on} rencontre quelquefois dans des tragédies d'origine populaire indiscutable, et leur usage devient de jour en jour plus général dans la conversation courante. Cela étant, faut-il considérer ces empiètements du purisme sur la langue populaire comme un fait, qui pour être regrettable n'en est pas moins un fait accompli, auquel on doit se soumettre? Les linguistes que j'ai pu quelquefois consulter se prononcent pour l'affirmative. Mais ces savants n'avaient pas en vue ce qui se passe chez nous en décidant

infime minorité de pédants à une nation entière, et
 qui est entretenue aujourd'hui, aux frais de l'état,
 par toute une armée de pédagogues, de séminaristes,
 de fonctionnaires et autres inoculateurs de virus archaïque.
 Les lois sur l'instruction primaire et le service militaire
 obligatoires ont aggravé le mal. Aux barbarismes du maître
 d'école on doit ajouter ceux que le sergent instructeur
 se croit obligé d'enseigner aux conscrits, en même
 temps que l'exercice en douze temps. Pas plus que
 nous je ne crois qu'on puisse parvenir à substituer
 au grec moderne le jargon des atticisants mais, d'autre
 part, on est déjà parvenu à falsifier la langue
 populaire au point que, même dans les villages,
 il est tout aussi difficile aujourd'hui d'entendre
 du grec non mélangé de purisme que de boire
 du café sans chicorée. Il y a aussi la question
 de mots nouveaux ou, plutôt des mots anciens
 appliqués à des objets nouveaux, dont le nombre
 augmente chaque jour. Il y avait lieu d'
 espérer que le peuple aurait fait par
 instinct, ce que nos savants auraient dû faire,
 qu'il les aurait pliés ^{à ces mots} au joug de la déclinaison
 populaire. Cela n'est arrivé que pour un
 très petit nombre: τοι ραπίξου, ραπαξίρα etc. Les

autres il les accouple tels quels aux mots populaires. Les puristes se flattent que cette promiscuité de formes vulgaires et anciennes aboutira au triomphe définitif de ces dernières. Cet espoir est absurde. Mais est-on beaucoup mieux fondés à espérer, que le peuple fera dans l'avenir ce qu'il ne se montre pas disposé à faire aujourd'hui, qu'il vulgarisera les désinences des mots dits savants, après les avoir employés pendant long temps inaltérés? N'est ce pas trop lui demander? Croyez vous que, si les écrivains français du XVI^{me} et XVII^{me} siècle avaient comblé les lacunes du dictionnaire par de mots latins, avec leurs désinences latines, le peuple français serait venu à bout de franciser ces mots, ayant à lutter contre l'école, l'Eglise, la presse et l'administration? Si les fondateurs de la langue avaient commis une pareille bévue, est il bien sur que le peuple, qui a subi sans protester la violation de règles de la phonétique française, se serait révolté contre ceux qui auraient traité la morphologie tout aussi cavalièrement? Y aurait il absurdité à supposer que, de même qu'il dit sans sourciller: monastère, ligament, vacation etc, il aurait pu s'accoutumer à tolérer un nombre

indéfini de mots dans le genre de: *penum,*
hiatus, speculum, victus, psalterion, mordicus etc. ?
Telle est précisément la position du peuple
grec vis-à-vis des persécuteurs de sa langue
maternelle, du moins dans ce qui a rapport à
la forme définitive des mots dits savants, dont
le nombre forme déjà un bon ^{bon} tiers
du vocabulaire courant et augmente ^{chaque jour} ~~en~~ ^{en} ~~croît~~
comme dans toutes ^{les} langues. J'ai grande peur
que ce mélange de formes grammaticales
incompatibles ne finisse par rendre
meconnaissables la pauvre langue populaire,
déjà entamée dans sa dernière citadelle, le
parler du paysan. Qu'en pensez vous et
qu'en pensez M. Renan ?

Vous avez tout à fait raison en ce qui
regarde M. Roy, quant à M. Chatzidakis
c'est un inconscient, dans l'acceptation que
donne Feuillelet à cette épithète, en l'appliquant
à quelques unes de ses héraïnes. Il m'a
chaudement félicité sur mon article et il
m'assure qu'il partage tout à fait mon
avis sur la question en litige. Cela ne l'empêche

pas de croire M^r. Condos un grand savant.

Il a eu me faire grand plaisir en m'assurant qu'il ne prendra plus sa défense contre moi. J'aurais préféré le voir venturer dans la lice, par la raison qu'il est le seul orateur du parti Condiste, le reste est composé de muets et de raquets. M^r.

Courmanoudi, celui-ci un vrai savant, me disait il y a quelques semaines, que pour faire triompher notre cause (il est des nôtres) il faudrait un débat qui intéressât le public et se prolongeât sans relâche pendant six mois: "ενας ναυγας ων εν χαλαρον τον νοομη / εν βαρλαφα εν γινωσκ". J'ai fait mon possible pour le provoquer ce ναυγας en émaillant mon article d'aménités à la Veillot, mais après avoir été lâché par Chatzidakis, je ne crois pas que Condos trouve un autre champion.

Je vous prie de me croire
bien à vous

Em. D. Hoïdy

P.S. Je n'ai reçu en tout que deux brochures de vous "1st. & 2nd. "Τυρω. Τυρωπαλά" et celle sur "Solomoi", que deviate le reste du changement que vous m'annoncez?

la question d'une manière générale. L'antago-
nisme entre la langue maternelle et celle
qu'on enseigne à l'école est un fait sans précédent
dans l'histoire du langage humain. Le jargon
des nos puristes, pour être artificiel, n'en a
pas moins donné naissance à des problèmes
malheureusement trop réels. Entre deux
voyages que j'ai fait à Chios, l'un il y
a vingt ans et le dernier récemment, j'ai
pu me convaincre que la contamination de
la langue populaire par le purisme y a fait
des progrès appréciables. Le grec qu'on parle
dans la "χώρα" et même celui de la famille
du tenancier de mon clos d'orangers au "νέσος"
diffère sensiblement de la langue qui m'a été
enseignée par ma grande mère en Italie. Les
paysans disent bien encore "lò a di" pour
désigner spécialement le ^{produit} fruit de la récolte
de la fleur d'oranger, et ils appellent "αδωρεπό"
l'eau qu'on en retire, mais très souvent ils
violent la règle, en disant "αr dia", fleurs en

général, et invariablement dans le nom
propre "Avdi", jamais "Adi". Les mêmes paysans
disent couramment "axdi" "apbaras" "oxprto"
et la morphologie est encore plus maltraitée
que la phonétique. Le chiote, pur de tout
mélange puriste, ne se conserve plus que
dans la bouche de quelques douairières dérépitées
de Londres ou de Marseille, à la façon du
Français de Louis XIV au Canada, et
paraît destiné à s'éteindre avec elles.

ami J. Bernardakis m'assure que les
choses se passent à peu près de la même
manière à Mytilène et, notamment, que
le "pa" tend à céder la place à "appa", ce
qui me paraît assez grave. Je sais bien que
les langues varient, mais ici il ne s'agit
pas d'une transformation du grec, d'après
les lois qui président à l'évolution du
langage, mais bien d'un influencement
de ces lois par l'arbitraire humain; d'une
maladie qui a été insculée jadis par une